



## PARENTALITÉ ET TRANSIDENTITÉ DES ENFANTS : DEUX REPRÉSENTATIONS FILMIQUES

Astrid Karoual

*Art-thérapeute, médiatrice artistique*

Article disponible en ligne :

---

<https://www.associationepsylon.com/articles>

---

Pour citer cet article :

---

Astrid Karoual (2021), *Parentalité et transidentité des enfants : deux représentations filmiques* from [www.associationepsylon.com/articles](https://www.associationepsylon.com/articles)

# PARENTALITÉ ET TRANSIDENTITÉ DES ENFANTS : DEUX REPRÉSENTATIONS FILMIQUES

Astrid Karoual

Art-thérapeute, médiatrice artistique

En filigrane, dévoyée par un humour potache, noyée sous des métaphores plus ou moins habiles, ou traitée frontalement avec audace et militantisme, la question de la transidentité « adulte » a traversé des décennies de septième art, du loufoque *Glen or Glenda d'Ed Wood* (États-Unis, 1953) au multiprimé *Une Femme Fantastique* du cinéaste chilien Sebastián Lelio (2017), en passant par de nombreuses séries télévisées aussi alternatives (*Transparent*, *Euphoria*) que grand public (*Orange is the New Black*, *Sense8*). Les problématiques de genre liées à l'enfance semblent, quant à elles, moins évidentes à représenter, plus périlleuses à en dessiner les contours, à en définir les différents enjeux sans abuser de mécanismes explicatifs maladroits et inévitablement orientés par une vision normative du développement psychique et psychophysiologique.

Rapporter, en images, le récit d'un épanouissement individuel empêché par un « mauvais » genre assigné à la naissance, c'est se heurter indéniablement, ontologiquement même, à la question du point de vue, y compris quand il s'agit d'œuvres fictionnelles. Doit-on parler à la place de l'enfant ou de l'ado, et lui prêter des raisonnements et des émotions biaisés, artificiels ou franchement incohérents ? Ou bien se mettre à distance, placer la caméra au-dessus de lui / d'elle, dans une posture omnisciente, au risque d'en faire une bête de foire dépourvue de pensée et d'autonomie ? Parfois en complémentarité, les deux options ont été adoptées sur nos écrans, pour le meilleur (l'ovni *Ma Vie en rose* du belge Alain Berliner sorti en 1997) et pour le pire (la récente série Netflix *Gypsy* et ses lourdeurs légèrement rétrogrades). Dans la plupart des cas, la transidentité des plus jeunes trouve son ancrage dans ces narrations filmiques à travers le regard de leurs parents. La notion du genre s'exprime ainsi à travers la réception même qu'en font ces parents, majoritairement « hétéronormés » pour les présenter de façon volontairement schématique. En effet, le spectateur non initié a souvent besoin de référents solides, de familiarité à laquelle s'accrocher un temps avant d'élargir les horizons de son rapport au monde et à l'altérité, les rouages empathiques ayant beaucoup plus à voir avec le culturel qu'avec l'inné.

Comme l'histoire de l'humanité et celle des arts regorgent d'exemples violents en matière de représentations des minorités (je fais notamment référence aux personnages de travailleurs.euses du sexe condamné.e.s aux humiliations et une mort certaine dans des oeuvres reflétant elles-mêmes une réalité brutale), j'aimerais me focaliser sur deux portraits stimulants, voire « heureux » — mais non idéalisés — d'enfants vivant leur transidentité au sein de leur famille : deux films récents, l'un de fiction, l'autre documentaire, se répondant et esquissant de belles métamorphoses de la parentalité malgré les insondables mécompréhensions, révélant ce que l'amour inconditionnel veut véritablement dire.

Sorti en 2018, *Girl* de Lukas Dhont, qui avait fait l'effet d'une bombe au Festival de Cannes, prend pour point de départ narratif la passion dévorante pour la danse classique de son héroïne Lara. Son ambition, sa ténacité et la discipline extrême quasi masochiste qu'elle s'impose la singularisent au-delà de sa transidentité. La transition de Lara est encore fraîche, en cours, via notamment la prise d'un nouveau traitement hormonal avant l'opération chirurgicale décisive très attendue. Dans l'intimité poudrée de sa

chambre de lycéenne, chez l'endocrinologue ou en pleine session de pointes, Lara ne doute plus quant à son identité mais perd patience sous nos yeux. Tout va bien trop lentement pour elle. L'effet des injections et des cachets, tout comme l'évolution d'une société qui se doit d'être plus inclusive. Son père, Mathias, est le seul à suivre le rythme. Unique figure parentale du film (la mère dont on ignore le destin est comme effacée afin de rendre la relation père-fille plus fusionnelle, plus exceptionnelle dans un monde patriarcal marqué par les rapports de force intergenres et intergénérationnels), il agit comme un miroir bienveillant, ultra présent sans être étouffant, un allié lumineux et sincère dans une construction de soi fragile mais déterminée. Il n'en fait jamais trop et s'autorise beaucoup de légèreté malgré la complexité de sa situation, n'hésitant pas ainsi à taquiner sa fille en voiture sur le chemin du lycée à propos d'éventuelles amourettes. Le réalisateur belge a l'intelligence d'apporter sans cesse de la nuance, y compris dans les moments conflictuels, et un caractère presque routinier aux scènes se déroulant dans l'appartement familial. La monstruosité (celle du mégenrage moqueur des autres, de ce pénis qui tourmente encore Lara) ne peut « contaminer » un environnement aussi confortable que familial, qui ne singe pour autant jamais le conformisme. Cette marginalité supposée, ce père la déjoue et se l'approprie silencieusement en offrant à sa fille le meilleur cadre possible pour sa transition, sa réalisation. Un amour paternel qui émancipe, qui aide à grandir.

L'ado de cinéma, gracieuse et sur le qui-vive, trouve son alter ego enfantin dans le documentaire *Petite Fille* de Sébastien Lifshitz diffusé sur Arte en plein confinement l'an dernier. Héroïne d'une réalité sociale en pleine révolution, Sasha a huit ans et la maturité de celles et ceux qui doivent se battre un peu plus que les autres pour trouver leur place. Sasha est née garçon mais depuis l'âge de trois ans revendique une autre identité de genre, la sienne. Robes de princesse, jouets girly, chevelure de plus en plus longue : si l'enfant semble embrasser tous les sempiternels stéréotypes de l'idéal féminin, c'est avant tout pour rompre, avec une certaine hardiesse, avec ce qu'elle n'est surtout pas. Sasha n'est pas un garçon et sa famille n'a pas eu besoin de beaucoup de temps pour s'adapter à cette vérité. Devant l'objectif pudique et complice de Sébastien Lifshitz, la tribu ouvre ses portes sans se mettre outrancièrement en scène, dévoilant un quotidien rythmé par les rendez-vous à l'école dont la direction fait longtemps preuve d'une effarante étroitesse d'esprit, les cours de danse encore trop genrés et les consultations au cabinet d'une formidable pédopsychiatre parisienne qui suit de près la transition de Sasha. Au cœur de toutes ces luttes et démarches en coulisses, il y a Karine, la mère qui ne lâchera rien tant que sa fille ne pourra respirer un air plus tolérant dans cette petite ville de province, tant que sa fille ne sera reconnue comme telle aux yeux de tous.tes, qu'ils soient camarades de classe, instituteurs.trices, voisin.e.s ou commerçant.e.s. Cette mère obstinée au sens aigu du sacrifice trouve une signification à sa propre destinée dans ce parcours épineux. Avec sa fille, elles en sortiront victorieuses, grandies, unies dans la conviction heureuse que les lignes peuvent toujours bouger, ne serait-ce que de quelques centimètres. Que l'amour vaut toujours quelques heures de paperasse administrative ubuesque ou une énième prise de tête avec des médecins conservateurs dans les couloirs froids d'une clinique.

Lara et Sasha sont des filles de notre temps, les porte-paroles d'un monde de plus en plus fluide bien que de nombreuses barrières sociales, politiques, culturelles et médicales demeurent à ce jour inébranlables. Personnage de fiction romantique ou simple citoyenne en devenir, elles inspirent le courage de regarder la différence autrement, de l'accueillir, de lui faire plus de place à la lumière d'une

intelligence émotionnelle collective, à l'image de ces parents qui chaque jour interrogent et réinventent les schémas familiaux, en marge de toute injonction arbitraire, combatifs et généreux.

### **FILMOGRAPHIE**

DHONT, Lukas (2018, Belgique, Pays-Bas) Girl

LIFSHITZ, Sébastien (2020, France) Petite Fille